

Nous étions comme pétrifiés.  
Il étendit son bras dextre vers nous, et d'une voix pareille au grondement du tonnerre il nous dit : "Prenez garde ! Prenez garde ! Prenez garde à vous !"

VIII.

MOUVEMENTS FINANCIERS.

Je regardai Nepomucène.  
Il était livide.  
J'avoue que j'étais un peu, mais j'eus le courage de lui dire : Marchons.  
Et nous marchâmes.  
Je regardai en arrière.  
Le fantôme était disparu.  
Nous arrivâmes chez l'anglais Hos-sack et nous entrâmes d'un air majestueux.  
Six commis vinrent à notre rencontre.  
— Je commandai une livre de tabac et des cigares.  
— Un petit pain.  
— Une demi livre de beurre.  
— Une boîte de sardines. Une boîte de homard. Une boîte d'huîtres. Une boîte de perdrix aux truffes.  
— Une livre de fromage de Gruyère.  
Une livre de fromage à glais.  
Nepomucène paraissait froid.  
Je commandai encore :  
— Une bouteille de Curaçao.  
Nepomucène se mit à sourire.  
— Une bouteille de vin d'Oporeo. Une bouteille de Madère. Une bouteille de Xérès.  
Nepomucène rit allègrement.  
Une bouteille de cognac vieux de dix ans.  
Nepomucène riait à gorge déployée.  
Nous le vîmes le bonheur, me dit-il en riant.  
C'était l'idéal du bonheur.

IX.

ALEA JACTA EST.

Le temps était devenu sombre.  
Nous regardâmes la tour de la Basilique.  
Plus de fantôme.  
Nous suivîmes à pas précipités la rue de la Fabrique, la rue St. Jean, nous franchîmes la porte St. Jean, nous longeâmes la rue St. Jean EXTRA MUROS, nous descendîmes la rue Ste. Geneviève jusqu'à la rue de la Tourelle, nous suivîmes un instant la rue de la Tourelle, lorsque Nepomucène s'arrêta à une haute maison à toit aigu, portant le numéro 4169.  
— C'est ici, dit-il.  
— Demeures-tu bien haut, demandai-je ?  
— Au dernier étage dans une mansarde.  
— Il n'y a pas de bigands et de voleurs dans cette maison ?  
— Non.  
— Montez alors.  
Et la porte étant ouverte nous montâmes.

X.

UNE MANSARDE DANS LA MAISON N° 4169, RUE DE LA TOURELLE.

L'escalier était tortueux et étroit, sans rampe, et nous montâmes en nous guidant sur un mur sale et humide.  
Nous n'avions aucune lumière.

Arrivés sur le dernier palier, Nepomucène me dit :

— Attends un peu ici, je vais allumer un flambeau.

Deux minutes s'écoulèrent.

Je vis apparaître sur le seuil d'une porte sans serrure mon digne ami tenant à la main une bouteille avec une chandelle de suif dans le goulot.

(A continuer.)



LE CANARD.

MONTRÉAL, 9 NOVEMBRE 1877.

Hier le CANARD s'est rendu en patageant dans la boue des rues Notre-Dame, St. Sulpice et des Commissaires jusqu'à la cantine de Joe Beef, où il a reçu un accueil des plus chaleureux. Les habitués de l'établissement ouvrirent une parenthèse entre laquelle il s'avança jusqu'à un emploi.

Le maître de céans, le sourire aux lèvres, s'empressa de le faire entrer dans son salon privé et la conversation suivante commença :

LE CANARD—A l'instar des reporters des grands journaux je suis venu vous demander une entrevue et connaître votre opinion sur les grandes questions du jour.

JOE BEEF—Je suppose que tout ce que je vais vous dire sera livré à la publicité.

LE CANARD—Je ne publierai sur notre entretien que les idées que vous voudrez bien livrer à nos lecteurs.

JOE BEEF—J'estime fort votre journal que je considère comme la feuille la plus sérieuse de Montréal. D'ordinaire, dans des entrevues de ce genre, j'aime à avoir un témoin qui met quelquefois son grain de sel dans la conversation. Je vous demande si vous n'avez pas objection à ce que mon ours soit présent à notre entrevue.

LE CANARD—Pas le moins du monde. Je prise haut la philosophie de votre ours. Or ça, commençons. Quelle est votre opinion sur le Premier Ministre de la Province de Québec.

JOE BEEF—M. DeBoucherville est un homme fort estimable sur bien des rapports. Malheureusement, il appartient à cette catégorie d'hommes qui se croient indispensables au bonheur des peuples. Il lui manque la vertu de résignation. Il y a longtemps qu'il aurait dû sortir de la vie publique. Il a embourbé le char de l'état dans l'ornière du routinisme. Il y a longtemps qu'il aurait dû laisser le pouvoir aux mains de ses jeunes collègues.

LE CANARD—Que pensez-vous de l'élection dans Drummond et Arthabaska ?

JOE BEEF—La jeunesse de Québec en faisant la carrière de M. Laurier s'est fourré le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Le ministre du revenu de l'intérieur aurait dû être élu par acclamation et avoir eu "fair play." Si M. Laurier avait pris les moyens nécessaires pour avoir l'influence du "Canard," il aurait certainement été élu à une forte majorité.

LE CANARD—Croyez-vous que l'échevin Stephens soit sincère lorsqu'il offre sa démission à ses commettants ?

JOE BEEF—Vous savez que l'échevin Stephens offre régulièrement sa résignation deux fois par année. Il aime à se faire présenter des adresses par ses amis le priant de garder son siège au Conseil. Il sera douloureusement surpris le jour où les habitants de son quartier accepteront sa résignation. Les résignations de M. Stephens ne sont qu'une comédie "It's too thin, you can see through it."

LE CANARD—Quelle est votre opinion sur les prédications de M. Rino ?

JOE BEEF—M. Rino est une fine mouche : il a déjà fait plusieurs recrues pour l'armée de la tempérance. Mais ils commencent à désertir les rangs de son armée. Il est à ma connaissance qu'un des orateurs qui a fait le plus de tapage à l'Académie de Musique a été trouvé ivre dans un hôtel du Mile-End. Un autre s'est pochardé avant-hier et il a été signalé sortant d'une buvette de la rue St. Laurent. Pour ma part je n'ai jamais cru aux promesses des membres des sociétés de tempérance.

LE CANARD—Pensez-vous que le ministre MacKenzie puisse passer la prochaine session.

JOE BEEF—Oui, s'il est soutenu par le CANARD qui est l'organe le plus puissant que peut avoir un parti politique.

Notre reporter n'est pas autorisé à publier le reste du dialogue qui est d'une nature toute privée.

LE TREMBLEMENT DE TERRE.

Le CANARD a reçu de tous côtés des nouvelles du dernier tremblement de terre : Dans les ateliers du "National," le choc a été assez fort pour mettre en pâte plusieurs "A travers la ville" de son reporter. Aux bureaux de la "Minerve," un éditorial sur la guerre a sorti de la forme du journal, et la question d'orient a été mêlée d'une manière déplorable.

A la Cour de Police plusieurs décisions de M. Bréhaut ont été renversées, et M. Rénée a eu mille difficultés à les remettre en ordre.

Au magasin de M. Pilon, où trente commis étaient occupés à mouiller des indiennes et du coton, plusieurs pièces de tweeds et de draps sont tombées dans cuvettes et seront probablement sacrifiées.

Des avis télégraphiques d'Ottawa mandent que le choc a été vivement senti dans la capitale—la confiance dans le ministère a été ébranlée.

A Arthabaska le choc se fait encore sentir dans le comté ; on éprouve encore les effets d'une contre-secousse à Drum-